



# PLEINS FEUX SUR



L'Espagne a donné sa version (tragique) de ce drame social dans « Les Voyous », où les instincts s'irritent.



« Les Loups dans la Bergerie » d'Hervé Bromberger renouvelle la scène, célèbre à juste titre, du film de Nicolas Ray, « La Fureur du Vivre », sous le soleil provençal.



Marion Brando a été le premier responsable de la vague (devenue furieuse) des « blousons noirs ».



La fièvre a pris une telle expansion, universellement, qu'il est arrivé qu'on le parodie, avec une étrange vérité (J. Lewis dans « Délinquant involontaire »).

Poul Newmann a été, lui aussi, le symbole d'une jeunesse « Marquée par la Haine » dans le film du même titre. Les blousons, furieux, veulent perdre le « bon garçon ».

L'uniforme allemand de Karim Boal (dans les « Demi-Sel ») correspond à celui des garçons.

On peut en juger par cette photo de Sami Frey dans « Les Jeux Dangereux ».

C'est la scène la plus atroce peut-être de « la Fureur du Vivre » : Sal Mineo, qui veut prévenir son ami « Jimmy » du danger qu'il court, est attaqué par une bande de voyous.





**A** EN croire les statistiques, on supposait la race à demi éteinte, en voie de disparition. Mais le « coup fumant » de Pont-de-l'Arche, près de Louviers, a récemment prouvé qu'il n'en est rien: 50 blousons noirs — armés de chaînes de bicyclettes, de poings américains et de couteaux, leurs instruments de torture habituels — ont envahi un bal paisible, et déclenché une bagarre monstre.

Cinq brigades de gendarmes ont dû se lancer à leur poursuite, et 36 d'entre eux ont été appréhendés et incarcérés (dont 16 de moins de 18 ans !). Un peu plus tard, 50 autres membres de bandes errantes ont tenté d'enfoncer les portes de la gendarmerie de Pont-de-l'Arche pour les délivrer.

En vain, — mais le fait est grave. Ces jeunes blousons noirs — qui prétendent ne penser à rien, n'avoir aucun désir que celui d'une vengeance

obscur contre la société — qui sont-ils ? Il apparaît bien sûr, dans certains cas, que

## LES BLOUSONS NOIRS DISPARAISSENT

la faiblesse, la distraction, l'indifférence de leurs parents ont sur eux une déplorable influence. Mais il n'en est pas toujours ainsi. Alors ?

On a parfois accusé le cinéma — et notamment en France, certains films brutaux de la « nouvelle vague » (lesquels leur sont interdits pourtant !) d'avoir sur les « blousons noirs » en puissance, comme sur les vrais, une déplorable influence. Mais ces « enfants maudits » existent partout dans le monde, et tous les pays produisent des films noirs. Alors encore ?

C'est, en tout cas, sous l'éclairage du cinéma que, dans cet article écrit d'après le vif, nous avons tenté d'exposer leur drame.

### "L'ARSENAL" DES BLOUSONS NOIRS de Pont-de-l'Arche

Mars 1967

### 50 JEUNES VOYOUS ATTAQUENT

### DEUX GENDARMERIES

### ET UN COMMISSARIAT

le vif, nous avons tenté d'exposer leur drame.

# LES BLOUSONS NOIRS

UNE ENQUÊTE DE HENRI RODE



Belmondo est devenu le frusard-type de la jeune génération depuis « A bout de souffle ».

De Ando, blouson noir mexicain de « Les Désenrôlés » a eu un noir destin : un homme l'a abattu.



**C'**EST la dernière image des « Lousps dans la Bergerie », le film d'Hervé Bromberger : le jeune voyou Micou (Guy Deshayes) s'acharne à coups de pieds rageurs contre le blouson noir qui pend au dossier d'une chaise-longue. Ce geste symbolique signifie, pour Micou, qu'il choisit brusquement d'être du côté des bons garçons. Après avoir connu les brimades et la cruauté de vrais gangsters, quoique « mauvaise graine » lui-même, il préfère rentrer dans l'ordre.

Pour Micou, le jeu terrible de la violence vient de cesser : il a compris que le mal, le crime ne poient pas.

Et il est évident que vouloir être blouson noir, c'est assumer toutes les règles d'un jeu redoutable, sans rapport avec celui des « enfants terribles », qui, eux, jouaient seulement à « faire semblant ».

Qu'on les appelle teddy-boys en Angleterre, demi-durs ou demi-sels en Allemagne, vitelloni ou ragazzi en Italie, hooligans en Russie, ces jeunes fous des rues que nous nommons en France « blousons noirs », équipés d'un même uniforme, sont tous pris d'une identité « fureur de vivre », et de mal vivre surtout. Mais quelle influence, quelles résonances réelles ont en eux les films-choc qui prétendent donner de leur vie une image exacte ?

X est devant nous. Il se dit « gadjo » (pour gars) et ... blouson noir à ses heures. Il a amené avec lui sa « gadjie » (sa fille). Au physique, le jeune X est un mélange de Jean-Paul Belmondo car il est brun et hirsute et d'Elvis Presley, dont il a la bouche boudeuse, et la veulerie affectée. Elle, se voudrait une copie de Brigitte Bardot, revue et corrigée par un costumier de la rue de la Huchette. Sympathiques sous un cynisme affecté, ils font tout leur possible pour cocher aux autres qu'ils sont juvéniles et aiment la vie. En somme, ils semblent avoir pris du cinéma le plus mauvais : des attitudes, le tic de certaines grimaces. Nous voulons savoir si des films tels que « La Fureur de Vivre », « Jeunesse droguée », « Les Jeux dangereux » et autres « Nuit

des Traqués » et « Demi-sel » leur ont plu ou les ont « embollés », et ils s'écrient aussitôt :

— James Dean, ça, c'était un type vachement formidable ! Nous avons vu trois ou quatre fois « La Fureur de Vivre ».

— Mais, dans ce film ou dans « Jeunesse droguée », ou « La Nuit des Traqués », avez-vous retrouvé quelque chose qui vous ressemble ?

La fille coupe la parole au garçon : — Dans « Les Jeux dangereux », il y avait la misère. On a connu ça. A la maison, ce n'est pas toujours drôle. Alors, on se défille, on se distroie comme on peut, à la manière des gars et des filles qu'on voit à l'écran.

— Les films dont nous parlons, vous l'avez constaté, ont tous une fin édifiante ?

— Il le faut bien pour plaire aux pépères et mémères de quartier ! — Avez-vous retenu le leçon finale, ou, au contraire, apprécié leur brutalité ?

— Quand un film est bath, lance le gadjo, on s'occupe pas du reste. Pour moi, il faut que ça porte et que ça fasse « pschitt ».

— Seriez-vous privés de ne plus voir des bandes du genre des « Tricheurs », par exemple ?

— Si c'était pour voir des trucs à la guimauve, bien sûr. Ce n'est pas encore de notre âge ! Pourtant, « Les Tricheurs », c'était déjà plutôt le genre intellectuel. Falloit en prendre et en laisser !

Je compris que ces deux « blousons noirs » avaient horreur de la morale, sous toutes ses formes. Au cinéma, ils admiraient, en somme, une violence justifiée par le malheur, la « guigne » des protagonistes. Mais s'ils raffolaient du personnage de Dean, dans la réalité comme à l'écran, cela signifiait aussi que tout idéalisme n'était pas mort en eux.

— Avez-vous songé que James Dean représente, avant tout, le brave petit gars qui a soif de justice, qu'il est la victime des méchants et de l'incompréhension du milieu bourgeois ? S'il se révolte, c'est qu'il a le cœur pur...

Ils ne vont pas chercher si loin. La fille m'interrompt :

— Rien que de penser qu'il est mort, Jimmy, ça me fait mal au cœur, ô mal. Les autres peuvent repasser... Lui reste tabou, unique. Question talent, d'abord, il les enfonçait tous.

— A part Belmondo, coupe le « gadjo », peut-être mordu d'une subite jalousie.

Soudain, ils devinrent rêveurs tous les deux :

— En tout cas, ces types ont eu de la chance : ils ont pu tourner, se faire connaître. Nous, on a essayé de faire de la figuration, ça n'a pas collé. Falloit des papiers que nous n'avions pas. Alors, on fait ce qu'on peut ; on traîne...

— Et vous gangsters, précipitez aux films de gangsters, quand c'est possible ?

— Oh ! nous aimons aussi les westerns, de temps en temps...

Mais ces derniers mots avaient été prononcés sans grande conviction de leur part. En définitive, ce qu'ils cherchaient dans les salles obscures était une image juste d'eux-mêmes, de leurs problèmes pressants, le reflet fascinant de leur vérité. S'ils attendaient aussi du cinéma, secrètement, une leçon ou un conseil, ils n'admettaient pas la fadeur, le mensonge. Ils voulaient des films « vrais » de leur douleur et personnelle vérité.

Et il était évident aussi que, pour ces deux « blousons noirs », le cinéma faisait partie intégrante de leur jeunesse, qu'ils ne pouvaient se priver de sa magie. Magie bénéfique ou néfaste ?

On a souvent répété que « l'art trouve sa propre excuse en lui-même ». En littérature, certes, un tel axiome se justifie. Tout le monde ne court pas s'obstiner spontanément aux chefs-d'œuvre de Balzac, de Chateaubriand ou de Saint-Exupéry. Le cinéma, lui, est fait pour tous : c'est une perpétuelle invite, une continuelle tentation sur notre route. Et c'est certainement cette « facilité » d'entrée qui fit s'exclamer une dame, à la projection du film japonais, « Passions juvéniles », qu'elle croyait baigné de poésie orientale et qui la surprit par sa brutalité :





« Les blousons noirs ? Un mal du siècle. »



« Le cinéma : un moyen de les guérir. »



« Les apaches avaient une autre gueule. »



« Leur « arsenal » me fascine. »



« On ne voit plus que des assassins. »



— Si j'avais su que ce soit « ça », je ne serais pas venue. Assez ! On se plait décidément trop à nous montrer le plus mauvais côté de la jeunesse, et voilà que les Japonais s'en mêlent.

Si Marcel Carné, qui tourne actuellement « Terrain Vague » (autre film noir sur l'enfance) eût été là, il aurait pu répondre à cette dame outrée.

— Il s'agit d'un « mal du siècle ». Quel intérêt aurait-on à vouloir le camoufler ? Si les « Japonais s'en mêlent » comme vous dites, c'est que ce mal est devenu général.

Car le fait est là, indéniable : les cinéastes français ne sont pas les seuls à mettre en scène des « tricheurs », des « traqués », de jeunes délinquants et diverses catégories de voyous. Dans les pays où régnent en maîtresses les ligues morales même, le cri d'alarme, sous forme d'œuvres significatives, est depuis longtemps poussé. Dès 1937, un film comme « Anges aux Figures Sales », avec James Cagney, mettait l'accent sur la jeunesse « maudite » et livrée à ses instincts des sordides faubourgs de New-York. L'Allemagne avec les « Demi-Sel » et diverses bandes de moindre qualité, l'Italie avec les « Vitezzoni » et les « Rogozzi », la Russie

même avec le « Chemin de la Vie » ont, chacune à leur façon, selon leur cotique typique, éclairé ce problème, après le pathétique témoignage que fut — peu après la guerre — le film de Rodvanyi, « Quelque part en Europe », où l'on voyait des gosses hongrois livrés à eux-mêmes, à la misère, à la faim.

En 1955, Nicholas Ray, qui fut à l'origine — si l'on veut — de la dernière tranche des films « blousons noirs », à court de « La Fureur de Vivre », questionné sur le sujet, a répondu :

— Naguère, on jugeait bon, dans les familles, de dissimuler certaines dépressions nerveuses qui amenaient presque inévitablement à la folie ceux qui en étaient atteints, parce que mal soignés... Nous sommes dans une époque qui comporte ses tares, certes, mais dispose aussi d'extraordinaires moyens pour les guérir. Le cinéma est un de ces moyens.

— Cravez-vous qu'à une période « cinéma noir » doive inévitablement succéder une période blanche, purifiante, qui indiquerait que « la leçon a été entendue » ?

Nicholas Ray répondit avec esprit : — Ce dont je suis sûr, c'est que les jeunes gens, de quelque nationalité

qu'ils soient, ont horreur de ce qui se demande. Bientôt, les films relatant l'odyssée des teddy-boys ou autres beatniks paraîtront désuets. Pour une bonne part, ce sera grâce au cinéma, reconnaissons-le. Voilà en quoi ce dernier peut-être utile, dans cet ordre d'idées.

Le point de vue paraît fort juste. Mais il n'empêche que le journaliste Gilbert Cordier annonce qu'il veut faire, en Amérique, un film sur les Beatniks, dont Juliette Moyniel serait la seule vedette française. Mais les « beatniks » ne seraient-ils pas, à leur manière, le chant du cygne des blousons noirs ?

Autre opinion sur la question, celle de Pascale Petit, à qui son interprétation de la Meck des « Tricheurs » a donné voix au chapitre :

— Je suis persuadée que le film de Carné, dans une certaine mesure, a été utile à la génération à laquelle j'appartiens. Pourquoi ? Mais parce qu'il indique précisément aux jeunes comment il ne faut pas se conduire ! D'ailleurs, laissez-moi ajouter que je ressemble aussi peu que possible à l'héroïne que l'on m'a fait incarner.

Quant à Auguste Le Breton, spécialiste des films du « milieu », mais qui, dans « La Loi des Rues », son

## à l'ombre de James Dean : la panoplie

### LES VOICI ... !

Ils ont tous élu le même accoutrement, destiné à la fois, leur « je-m'en-fichisme », et une hiérarchie, un symbole dans la négation : le blouson est de mise et — depuis « La Fureur de Vivre » — s'est internationalisé à cause d'eux. Mais ils affectionnent aussi les bottes courtes à soufflets (ou étoilées), celles du cow-boy, le mocassin avachi, le ceinturon clouté. En Amérique, les insignes des bandes sont dessinés sur les vêtements. La chemise, pourvu qu'elle évoque un certain débraillé étudié, n'a qu'une importance relative par sa couleur ; elle peut être échangée contre un tricot de corps, style « G.I. en civil ». Mais il est bien entendu que, pour les membres des bandes, cette tenue ne prend de l'importance que par le tout-puissant « blouson », objet de fétichisme grâce à Marlon Brando.



Leurs manières sont désinvoltes, insolentes et défiantes à la fois. Elles peuvent aller jusqu'à la sauvagerie, par une détente brusque : celle du fauve dans la jungle, qui d'abord feint le sommeil. Les truands en blousons, sous la direction des caïds, évitent d'ailleurs de se rencontrer dans les établissements connus, dans les quartiers peuplés. Par prudence, mais aussi par un goût naturel du

« secret », ils recherchent les bistrot des quartiers excentriques. D'ailleurs, la confiance n'est pas de mise entre jeunes dévoyés. Ceux d'Aubervilliers ne sont pas d'accord avec les « étrangers » de Nation-Bastille. De toute façon, entre eux, c'est à qui renchérira le mieux sur ses prouesses, ses exploits : un tel prétend qu'il a tailladé, en une nuit, vingt pneus de ca-

mions aux Halles, fait dérailler un autobus, romé de coups deux jeunes bourgeois, etc. S'il se trouve « un dégonflé » dans le nombre, il est mis au défi de se battre — ce qui parfois déclenche un combat général.

Le prétexte de leurs bagarres : les filles le plus souvent, mais pas toujours. L'idéal de la fidélité n'existe pas chez les blousons noirs, qui ne croient en rien, qu'en une idée orgueilleuse d'eux-mêmes. Les filles appartenant aux bandes sont, en tout cas, fort jeunes : de 14 à 18 ans. Ce sont elles qui partent en éclaireurs et désignent le coup possible, la victime propice.

Dans le square Sarah-Bernhardt, voici cinq ans, plus de 200 adolescents — quelques-uns presque des gosses, — engagèrent un combat sanglant pour que Paris (s'il vous plaît !) fût déclaré fief de telle bande ou de telle autre : la lutte



livre adapté pour l'écran, nous confie une part de sa jeunesse douloureuse, il s'est écrit, des que nous avons prononcé les mots « blouson noir » :

— En voilà un raffût ! Ils existaient, de mon temps, sous le nom d'apaches. Mais ils régioient leurs compte, si l'ose-dire, avec un autre chic, une autre « gueule » que maintenant. Les attaques nocturnes des pompistes, ça, c'est vraiment moche.

Il a ajouté, en haussant les épaules : « Quant à savoir si les films sur le « milieu » sont néfastes à la jeunesse, je ne le crois pas... Ils ne le sont pas plus, en tout cas, que les « westerns ». Dans ce genre de film, la cruauté est la même ; seul l'habit change. Et puis, la nature, les « grands espaces » font passer l'atrocité du sujet, voilà tout ! Mais c'est du pareil au même. »

Le professeur d'art dramatique René Simon, à qui l'on doit la révélation de maints talents, au théâtre comme au cinéma, se montre beaucoup plus intronisant :

— Assez de films immoraux ! Dans mon entourage, je ne connais pas d'assassins ; je n'en fréquente pas. Pourquoi s'obstine-t-on à nous en montrer sans cesse à l'écran ? Il y a là un entêtement désirable. Voilà pour-

quoi je ne mets presque plus les pieds au cinéma, sauf pour voir des films qu'on ne peut pas rater. Je ne prêche pas une morale « fleur-bleue ». Je voudrais simplement que l'on ne fasse pas, de parti pris, des films où l'assassin est roi.

De toute manière, les rapports officiels sont nets : malgré quelques faits marquants, dont les quotidiens se font l'écho, la délinquance juvénile est maintenant en régression en France. Elle n'était plus que de 9 ou 8 % pour les premiers six mois de cette année. Si la situation continue de s'améliorer, selon les porte-parole de la Préfecture de Police, la cohorte des jeunes gens en blue-jeans, échevelés et démarche vogue, seront réduits chez nous à l'état de figuration...

(Mais, répétons-le, cela ne supprime en rien certaines manifestations isolées, où blousons noirs et truands, quand ce ne sont pas des « J 3 » de milieu bourgeois prouvent qu'ils sont capables encore de bien tristes prouesses...)

En juillet dernier, Georges Franju — considérant que les blousons noirs armés de chaînes et de planches à clous — multipliaient leurs attentats, avait décidé de faire un film (sombre, bien entendu) sur la question. Il a

fini par... renoncer... sur l'invitation même de la Commission de Censure. Mais Franju est loin d'être certain que, sur les 1314 « blousons noirs » interpellés en 59, plus de la moitié soient rentrés dans l'ordre.

« De toutes façons, nous a dit le réalisateur des « Yeux sans Visage », mon intention était surtout de faire une bande poétique, quoique sur le plan social. Mon témoignage n'aurait rien eu du « rapport », de la « fiche signalétique », tout au contraire. Dans ces histoires, il y a un côté magique qui me passionnait fort. N'oublions pas, continua Franju, que ceux qui ont été « blousons noirs » et ne le sont plus existent encore ; que leur cohorte, sous une autre appellation, peut se reformer. Il faudrait essayer de savoir ce qu'ils ont encore dans le ventre... »

Déplorons que Franju n'ait pu réaliser son film, qui sans doute eût été aussi significatif et documenté que remarquable.

Tout compte fait, faut-il déplorer que fleurissent sur nos écrans bon nombre de bandes telles qu'« A Bout de Souffle » et « Classe tous risques », pour citer deux succès, justifiés, du genre ? Nous ne le croyons pas, si la qualité préside à leur réalisation. Ces films font le bilan d'un drame, heu-

reusement circonscrit à un assez petit nombre d'individus, mais réel. Certes, ils choquent, révoltent, bien souvent d'ailleurs dans la mesure où ils sont « vrais », et où leur chaleur, humaine malgré tout, est convaincante. Quoi qu'il en soit, la vérité n'est pas faite pour l'ombre : elle s'impose quand elle devient criante. Justifions ce point de vue en avançant par exemple que, depuis que l'on parle tant du cancer — une maladie qui n'est plus « honteuse » — chacun se met en devoir de le dépister dans son entourage...

Non, en nous montrant une certaine jeunesse violente, malheureuse, douloureuse — et odieuse aussi, hélas, bien souvent... — sous les traits de J.-P. Belmondo, Marlon Brando, Russ Tamblyn, Dean Stockwell, Sal Mineo, etc. — le cinéma international n'a pas fait œuvre diabolique. Il a simplement stimulé un vaste mouvement social en vue de la guérison « du mal des jeunes ».

Il n'en est pas moins exact que l'histoire d'une autre jeunesse, saine, vivante, intelligente, reste à écrire avec la caméra.

Car il n'est pas toujours vrai, après tout, que les « cœurs honnêtes » n'ont pas d'histoire.

Henri RODE.

## internationale et les " trophées " des " blousons noirs "

n'eut pas de score définitif, et les chefs — de guerre lasse — dispersèrent, en bougonnant, leurs « gadjos ».

Leurs familles ? Elles sont de tous bords. La plupart du temps de milieux ouvriers ou de petite bourgeoisie ; dans les deux cas, les parents travaillent hors du foyer et ne peuvent exercer sur leur progéniture une influence bénéfique (la misère aurait aussi, certes, son mal à dire, dans la triste odyssée des « blousons noirs »). Mais l'on a aussi découvert de faux truands — du moins par le standing familial — dans le seizième arrondissement ; et, en province, dans les familles riches ou collet-monté, dont le climat et le mode de vie rappelle à la fois *Les Inconnus dans la maison* et *Avant le Déluge*.



Dans leurs divertissements « sages », le cinéma vient en premier, bien entendu. Ils y vont en groupe, et il n'est pas rare, le dimanche après-midi, place d'Italie, que leurs « lazzis », leur tapage concerté troublent les séances ; à moins que Marlon Brandon, Sal Mineo, Belmondo, Lino Ventura n'apparaissent sur l'écran, sans parler, bien entendu, de Brigitte Bardot. Alors, un silence apaisant se fait, après les applaudissements admiratifs. Les « gadjos » font « souvenances » tour à tour à l'égard des films qui passent le fi-

lon du film à voir — ou à fuir.

Quant à leurs « surbouts », elles ont lieu chez eux, en l'absence des parents, à moins que l'on ait découvert, en banlieue, quelque hangar, quelque « planque », à l'abri des curieux et propice à la danse ou à des distractions plus poussées. Mais ils peuvent aussi rester des heures, dans les kermesses, acharnés sur les appareils

à sous ou abrutis devant les juke-boxes. Tous déclarent, quand ils daignent s'exprimer :

« Si on prend sur nous de se distraire, c'est normal, non ? Ce ne sont pas les autres qui s'en chargeront ! On se fout de tout, parce qu'on ne croit plus à rien. Dans la vie, on n'a que le plaisir que l'on se donne. On se rend compte que les « vieux », avec leurs idées de sagesse, sont incapables de se sortir de la mêlée. »

S'en sortiront-ils, eux ? En tout cas, ils sont plus à plaindre qu'à blâmer.

Mais — diront nos lecteurs, surtout nos lectrices que font-ils de l'amour, quand il naît chez eux ? C'est bien simple : si le sentiment est le plus fort, le couple uni quitte la bande. Il est considéré comme « parti ». Les autres gadjos et gadjies haussent les épaules : de l'amour, comme du reste, le véritable « blouson noir » n'a cure...

